

La **Confrérie** des mal-aimés

NATHALIE FREDETTE

ILLUSTRATION : POLYGONE STUDIO

QUÉBEC AMÉRIQUE jeunesse

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés

I

Un dalot pour Daco

C'était le jour du tournoi annuel de bowling père-fils. Nathan avait un bras cassé et un père. Moi, j'avais mes deux bras et pas de père. Malgré sa promesse d'être au rendez-vous, cinq minutes avant le début du tournoi, il ne s'était toujours pas pointé à l'horizon.

— Tu ne veux pas essayer de l'appeler sur son cellulaire, Daco? m'a demandé Nathan.

Cette question, c'était pour la forme. Nathan sait depuis longtemps que je n'essaie même plus de joindre mes parents au téléphone. C'est peine perdue. Ou ma mère est trop inspirée pour répondre, ou

elle n'arrive pas à trouver l'appareil. Ou mon père est en train d'éteindre un feu, ou il joue une partie de cartes avec ses collègues, ou il inaugure un centre d'aide quelque part...

De toute façon, impossible de compter sur mon père. J'ai fait le calcul : sur les 20 dernières fois où je lui ai demandé des choses tout à fait acceptables (je ne suis pas du genre à demander l'impossible), 15 fois il m'a dit oui et n'a rien fait, 3 fois il m'a dit clairement non, 2 fois il a satisfait ma demande. Ce qui fait 2 réponses positives sur une possibilité de 20. Taux de réussite : 10 %. Et, fantastique hasard (on s'émerveille comme on peut quand on a un père comme le mien), j'arrive au même pourcentage quand je compte les fois où mon père m'a lui-même proposé quelque chose et a respecté son offre. Des 10 occasions où il m'a fait miroiter un truc chouette, 9 fois il n'a pas tenu sa promesse. Donc, 1 réussite sur 10. Pourcentage : 10 % ! Exactement le même ! Félicitations !

Nathan, lui, c'est quelqu'un sur qui je peux toujours compter. Mon meilleur

ami de tous les temps. Par contre, si on avait un diplôme de gaffeur à décerner, il serait parmi les premiers en lice pour le prix. Connaissez-vous beaucoup de gens qui se cassent un bras en épluchant des pommes de terre? En essayant de rattraper l'épluche-légume, Nathan a fait un faux mouvement. Avant d'embrasser le plancher, il est tombé de tout son poids sur son bras. Conséquence: un bras dans le plâtre pour des semaines. Rien de pire pour Nathan Bérubé, maniaque de la propreté. Quand on a un plâtre, au moins on s'amuse à gribouiller dessus. Nathan, lui, refuse qu'on trace la moindre ligne ou qu'on écrive le moindre mot sur son bras. L'idée que son beau plâtre blanc ne soit plus immaculé le rend malade.

« À quelque chose malheur est bon », dit un proverbe recueilli dans *Soyez positifs*, un des livres qui trônent sur la toilette à la maison (avec *Zen, c'est la vie* et *Libérez votre énergie créatrice*, d'autres bouquins qui appartiennent à ma mère). Ces pensées sont écrites pour motiver les éternels optimistes comme elle. Scientifiquement, je suis certain qu'il est impossible de dire

que le malheur a toujours un côté positif. Mais si j'en reviens au tournoi annuel de bowling père-fils, j'avoue que le dicton s'est appliqué pile à mon cas, ce jour-là.

Je résume. Il y avait Nathan et son bras cassé. Il y avait son père. Il y avait moi et mes deux bras. Et il n'y avait pas mon père. Vous devinez maintenant comment un bête accident peut comporter quelque chose de bon? Il faut dire aussi que le père de Nathan est fiable, contrairement au mien. Même quand son propre fils ne peut absolument pas lancer une boule de quilles, il répond « présent! » au tournoi père-fils. C'est vous dire!

Dans la grande salle du bowling, Nathan et lui étaient là, tous les deux, à me regarder, attendant comme moi que mon père se montre la binette. Puis, père et fils ont lancé exactement en même temps :

— Veux-tu jouer avec monpèremoi ?

Nathan affichait un sourire, content de pouvoir m'aider. Monsieur Bérubé, depuis longtemps super champion de quilles, se dandinait sur son banc. Il brûlait d'envie de participer au tournoi. D'ailleurs, je le

soupçonne d'avoir deviné que mon père ne serait pas au rendez-vous...

Deux minutes avant le début du match, le père de Nathan et moi, on a donc enfilé tous les deux un dossard vert numéroté. Pendant la première moitié du match, j'ai joué comme un pied tellement j'étais fou de rage. Plus je pensais à mon père, plus ma boule de quilles était attirée comme par un aimant géant vers le dalot — le droit ou le gauche, sans distinction. Pas une seule quille renversée sur le côté ou projetée dans la fosse. Évidemment, le père de Nathan, tellement heureux de jouer malgré la blessure de son fils, s'en tirait mieux que moi.

À force d'entendre mon coéquipier hurler « Oui, monsieur ! » à chacun de ses abats fracassants, j'ai finalement décidé de ravalier ma rage. C'était mieux de montrer ma reconnaissance au père de Nathan au lieu d'être en colère pour l'éternité. « Concentre-toi, Daco. Autre chose qu'un dalot, pour l'amour ! » Puis, j'ai pris mon élan.

— Pas mal, fiston ! a lancé le père de Nathan en me faisant un clin d'œil pendant

que son autre œil suivait la direction de ma boule en plein centre de l'allée.

— Beau coup, hein? Monsieur Bé... je veux dire papa! ai-je ajouté en lui décochant moi aussi un clin d'œil.

Nathan, son bras en plâtre croisé par-dessus son bras ordinaire, se tenait les côtes, plié en deux. Pendant un moment, j'ai eu peur qu'il tombe de sa chaise et se casse cette fois le nez. Avec lui, on n'est jamais sûr de rien. N'empêche, le voir rire de si bon cœur me faisait du bien.



Pour fêter notre non-victoire (au moins, on ne s'était pas fait battre à plate couture, malgré mon jeu catastrophique du début), le père de Nathan nous a invités au restaurant. Chouette de sa part. Ensuite, je suis rentré à la maison. Personne ne m'a demandé si j'avais gagné le tournoi. Personne non plus ne m'a demandé d'où je venais ni pourquoi je rentrais si tard. Qui donc s'en souvenait? Ma mère, occupée dans son atelier, n'avait pas encore préparé le souper. Caroline placotait au téléphone,

probablement depuis des heures (peut-être avec la belle Béatrice). Neb était parti chez un ami (qui était certainement *une amie*). Et mon père, lui, sifflait sous la douche, ce qui voulait dire qu'il venait tout juste de rentrer. D'où, je n'en avais aucune idée et je ne tenais pas particulièrement à le savoir...

— Tu as faim, mon Daco? m'a demandé ma mère quand elle a remarqué ma présence. (Ça faisait précisément 55 minutes que j'étais dans ma chambre, devant mon ordinateur.)

— Merci, j'ai mangé au resto, avec Nathan et mon nouveau père.

Ma mère m'a regardé :

— Qu'est-ce que...

— C'était le tournoi de bowling père-fils, tu te rappelles?

— Zut! Et ton père...

— N'est pas venu, c'est ça.

— Pauvre coco! a-t-elle dit en me passant la main dans les cheveux comme si j'avais cinq ans (je déteste ça quand elle m'appelle « coco »).

La suite s'en venait, je le sentais. Dans deux secondes, elle trouverait une façon d'excuser mon père. Impensable qu'elle monte l'engueuler un bon coup pour avoir manqué une centième fois à sa parole.

— Il a dû avoir un empêchement (tu parles !). Il y tenait vraiment, à ce tournoi (cause toujours !)... Hier, il m'a encore dit qu'il se faisait une joie de jouer avec toi (bien sûr !)...

Et là, comme elle cherche toujours à rendre tout positif, elle en a rajouté :

— J'imagine que tu as joué avec monsieur Bérubé puisque Nathan ne pouvait pas se servir de son bras ? Je suis fière de toi : tu as rendu un papa heureux. Cher Daco, généreux, comme toujours ! a-t-elle dit avant de quitter ma chambre en chantonnant, toute joyeuse.

Quel raisonnement logique ! Incroyable. Et l'autre, dans sa douche, qui sifflait innocemment ! Quels parents, vraiment ! J'ai éteint mon ordi, totalement découragé. Je n'avais plus du tout envie de consulter les statistiques des champions de bowling.

Après avoir contemplé pendant 15 minutes le coin écorné de mon babillard en liège, j'ai pensé qu'un morceau de gâteau diminuerait peut-être ma frustration. Mauvaise idée. Dans le corridor, j'ai croisé mon père qui se dirigeait vers le salon, une assiette à la main. Il était dans une forme superbe.

— Ça va, mon Daco? a-t-il dit en m'enserrant la tête avec son bras musclé (celui qui était libre, évidemment).

Sans attendre la réponse (mon père n'attend jamais de réponse à ses questions), il a ajouté :

— J'ai eu un *fun* noir avec les gars, aujourd'hui !

Dans un grand éclat de rire, il s'est affalé dans le fauteuil :

— Sais-tu la différence entre un clown et un pompier ?

J'ai eu envie de lui répondre qu'il n'y en avait absolument aucune. J'ai plutôt risqué :

— Le clown fait rire, le pompier rit ?

— Pas pire, a-t-il répondu en se demandant s'il y avait la moindre allusion à saisir.

— Non, écoute ça: le pompier tient le boyau; avec le clown, on se les tord!!!!
HAHAHAHAHA!!!!

Renversé dans son fauteuil, l'assiette de gâteau au chocolat se balançant de tous bords tous côtés sur son ventre, mon clown de père était tordu de rire. J'ai esquissé un sourire forcé et je me suis déguisé en courant d'air. À quoi bon lui dire qu'il m'avait encore déçu... et que sa blague était *franchement* plate?